

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Tranches de vie, tranches de néant Le conte et la nouvelle au Québec en 1981

Gilles Cossette

Number 23, Fall 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40228ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1981). Review of [Tranches de vie, tranches de néant : le conte et la nouvelle au Québec en 1981]. *Lettres québécoises*, (23), 24–29.

Tranches de vie, tranches de néant :

Le conte et la nouvelle au Québec en 1981

Tranches de néant de Claude Boisvert

Bien que grand admirateur de Jean Barbeau et de Réjean Ducharme, je suis de plus en plus allergique à ces *patentes à gosses* que sont les jeux de mots dont nous bombardent tant d'écrivains québécois depuis quelques décennies. La littérature québécoise n'arrive plus à se défaire de cette gomme à mâcher littéraire ; elle en a plein les dents, plein les cheveux. Cela devient une spécialité régionale, un nouvel art mineur, le fondement d'une esthétique. J'exagère à peine. Je viens de lire une nouvelle de Claude Boisvert intitulée *Londres comme si vous y étiez*, dont toute l'ingénieuse structure repose sur le jeu de mot, fort plat, qui en constitue la chute. *Chute* est ici un euphémisme, n'en doutez pas. *Effondrement* ou *cataclysme* décriraient mieux cet atterrant dénouement. Cela est d'autant plus malencontreux que *Londres comme si vous y étiez* est la première d'une série de nouvelles très réussies, qu'on risque de vouloir s'épargner après avoir lu *Londres comme si vous y étiez*, et qui forment un recueil intitulé *Tranches de néant*. L'écriture de Claude Boisvert, très lisible, se rapproche d'une langue parlée correcte, cultivée et pourtant familière où des mots comme *bordel*, *con*, *dingue*, *peinard*, *déconner*, *en avoir marre* ou *s'en foutre* témoignent moins de l'affectation d'un jeune auteur que d'une tendance de plus en plus marquée de l'évolution du français québécois. Ce n'est d'ailleurs pas un ha-

sard si le narrateur, dans *Il pleut sur Nantes*, est partagé entre la Gaspésie et la Bretagne, entre Paris et Montréal. Par le truchement d'un texte comme *Valse druidique*, Claude Boisvert semble même vouloir invoquer, par delà les siècles, les mânes de nos ancêtres les Gaulois, ce qui, il n'y a pas longtemps encore, aurait risqué de passer ici pour de la haute trahison.

Le jeu de mot, quand il ne fait pas office d'inspiration, semble avoir au Québec, entre autres fonctions, celle de démystifier le monde littéraire européen, et français en particulier. Les grands auteurs classiques et leurs oeuvres font souvent l'objet de ces grimaces verbales. L'un des plus récents développements dans le domaine du jeu de mot littéraire québécois est un mode qui consiste à singer les titres d'Albert Camus. Après *Les tas de sièges* de Robert Gurik, voici *L'enfer et l'endroit* d'André Couture, aux éditions Asticou. Si mes calculs sont bons, nous aurons bientôt droit à une caricature d'essai philosophique intitulée *Le mythe décisif*.

L'Enfer et l'Endroit d'André Couture

L'enfer et l'endroit est un canular, un énorme éclat de rire, au nez de l'institution littéraire, à partir de la page couverture, ornée d'une photographie représentant un pied de nez, jusqu'à la prière d'insérer dont voici un extrait :

Que dire au sujet de L'Enfer et l'endroit, sinon répéter les phrases de l'éminent critique Roger Labretelle, dans son monumental Précis des textes inconnus au Québec (aux éditions Tiens! voilà le facteur avec des lettres littéraires pp. 125-125).

Quand paraîtra L'Enfer et l'endroit, le monde des lettres ne sera plus le même. Il aura passé, en une nuit, de l'ère de la couche de papier à celle du papier buvard.

Dans une pseudo-note liminaire, André Couture feint de présenter les textes inédits d'un auteur encore inconnu, Jos Hasard. Couture ne donne aucun renseignement sur l'origine de Jos Hasard, mais on peut facilement déduire, des titres de ses contes, qu'il s'agit d'un écrivain québécois ayant vécu durant les années 60 et 70 : *Ma tante Alice, au pays de la mer, veille*, *Blanche-Neige et ses sept mains*, *Aladin et la lente merveilleuse*, *Le minime homme Vital*, *Les bons contes font les bons amis*.

L'enfer et l'endroit a aussi sa bibliographie, où se retrouvent entre autres Victor Hublot, « touche-à-tout génial », Alphonse de Latartine, fils de boulanger. Les notes infrapaginales sont de la même farine :

(1) *D'après Gustave Sommier, Fais dodo tu auras du lolo, aux éditions du Somnambule écarlate. Appendice 1 : « Étude d'un dormeur ». « Cette brique est un véritable somnifère ! » (dixit un critique éveillé). Le titre qui coiffe ce conte n'a d'ailleurs aucune importance . . . c'était tout simplement une façon d'attirer votre attention. (p. 121)*

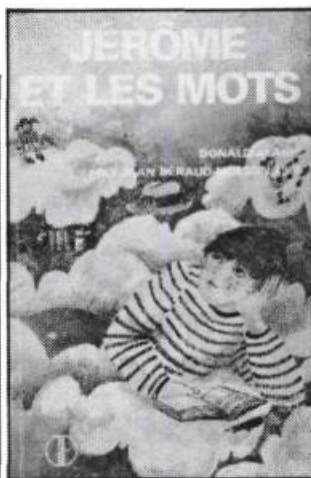
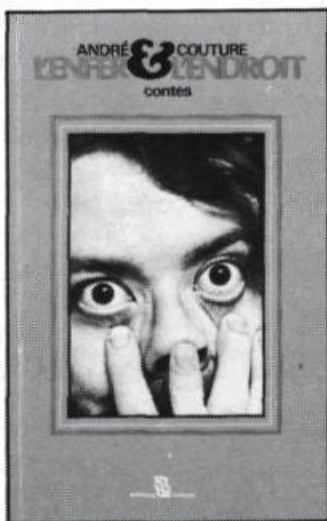
L'Enfer et l'endroit, si je ne m'abuse, est le premier livre d'André Couverture. On ne peut que louer l'audace d'un jeune auteur qui ose dénoncer, si tôt, la consternante vacuité de la littérature, la sottise des écrivains et le cynisme des éditeurs.

Jérôme et les mots

de Donald Alarie

À propos de prix littéraires, c'est Donald Alarie qui a reçu, et mérité, à mon avis, le dernier prix Jean Béraud-Molson, pour un recueil de nouvelles intitulé *Jérôme et les mots ou les vieux enfants*. Donald Alarie cite, en épigraphe, Julio Cortazar : « ... ce qui l'intéressait, et moi aussi, ce n'était pas les lois, mais les exceptions à ces lois, c'est-à-dire les cas particuliers, uniques. » Les personnages de Donald Alarie sont des marginaux, écartés par le destin des grands courants de la vie, et qui assistent, impuissants, à des événements qui leur échappent tout en les atteignant fatalement. Sauf l'admirable *Journal personnel d'une pensionnaire de l'Hospice de Saint-Marcelin*, les textes de *Jérôme et les mots* sont très courts et denses, d'une facture qui rappelle les *Tropismes* de Nathalie Sarraute ; ce sont des instantanés, qui saisissent avec délicatesse, dans des événements insignifiants en apparence, des moments critiques ou représentatifs d'itinéraires uniques et vécus comme tels dans une grande solitude. Celle-ci est parfois représentée par un isolement physique, comme dans *Au pied du mur*, où une femme épuisée s'assoit par terre au pied d'un mur et écrit son nom sur le sol avant d'expirer. La plupart du temps, toutefois, la solitude est vécue en présence d'autrui. C'est le cas d'un enfant souffrant d'autisme, ou de la vieille Madame Blanche Courvil, pensionnaire esseulée d'un foyer pour vieillards.

Les personnages de gens âgés sont nombreux dans *Jérôme et les mots ou les vieux enfants*. Ils semblent vivre plus intensément une solitude qui n'est pas toujours une souffrance. Certes, Blanche Courvil a de plus en plus de difficulté à « retrouver la sérénité ». Attristée par la disparition de son compagnon le vieux Bouliane et délais-



sée par son amie Madame Manseau, elle constate un jour qu'elle a perdu le goût de vivre. Elle est de ces gens, écrit-elle, qui « ne sont pas doués pour la vieillesse ». Elle en vient à penser qu'elle n'a plus de raisons de s'accrocher à la vie et décide de mourir, ce qu'elle consigne placidement dans la dernière page de son journal. « La vie est une parenthèse, et la mienne est restée ouverte trop longtemps ».

Dans *Il était beau et il faisait rougir la mort, couché dans ses draps blancs*, le grand-père qui apprend la mort de son petit-fils s'étonne au contraire d'éprouver malgré lui, dans ces circonstances, un émerveillement d'une intensité inhabituelle devant la beauté de ce qui l'entoure et même de vouloir « prendre la relève » de son petit-fils. Plus que jamais il veut tenir tête à la mort, le plus longtemps possible.

L'amour n'est pas absent de la vie des « vieux enfants ». Il prend surtout la forme d'une précieuse solidarité devant l'angoisse, mais il est aussi une communion dans la joie de goûter les moments qui restent. Avant de perdre son compagnon, le vieux Bouliane, Blanche Courville connaît avec lui une idylle tardive. Dans *Elle et lui*, très bref dialogue, d'une belle sobriété, une vieille femme qui se voit condamnée parle de son angoisse à l'homme avec qui elle a longtemps vécu et celui-ci trouve les mots qu'il fallait pour la reconforter.

La marginalité explorée par Donald Alarie est souvent associée à une immobilité passagère ou permanente et à un point de vue excentrique d'où la réalité, grâce à une certaine distanciation, est perçue plus globalement et, en un sens, plus objectivement. Le petit Jérôme, qui est cloué au lit à la suite d'un accident, vit, en observateur attentif, une transition importante pour sa famille : après un divorce ou une séparation, son père emmène chez lui une nouvelle compagne et, pour Jérôme et sa soeur, une nouvelle « mère ». Immobilisé, il est plus lucide et sa maturité paraît exceptionnelle ; Jérôme est un « vieil enfant », comme dans *Le veilleur*, le petit garçon souffrant d'autisme.

L'immobilité du personnage fixe est totale et concrète dans *Tania*. Le visage de la femme ainsi nommée est peint sur une toile ; elle entend, sans jamais pouvoir manifester la moindre réaction, les commentaires des spectateurs. « Je suis patiente et lucide, dit-elle, et j'ai



Donald Alarie

beaucoup de temps devant moi. L'éternité peut-être ». Les marginaux de Donald Alarie sont souvent impassibles, détachés, tranquillement absorbés par la contemplation du spectacle de la vie. Au fond, vivre ne leur fait ni chaud ni froid ; ils sont tièdes, comme l'homme de *La Baignoire* :

Il serait embêté de dire s'il veut rester là ou sortir de ce bain tiède et presque sans vie. Il serait même fort embêté de dire s'il est heureux ou malheureux. (p. 63)

À la longue, ce calme plat finit par engendrer une forme d'euphorie. Machinalement, le baigneur se recroqueville comme un fœtus. « Et le fait de prendre cette position oubliée lui procure peu à peu une impression de bien-être. »

Le recueil de Donald Alarie se termine d'ailleurs par un éclat de rire qui vient interrompre le caquet des adultes et remet tout à sa place : c'est celui de « l'enfant-roi ».

dent des États-Unis, Au même moment, Comptine pour une fin de siècle, Libertad, il fustige les militaires ; son indignation, d'une sincérité évidente, a quelque chose de poignant, de quasiment insupportable. Dans *Les défenseurs de l'humanité, Sous les décombres, Une chasse, Le bon Samaritain, Ascension et chute de Jean-Baptiste*, c'est le pouvoir de l'argent et la cupidité des nantis qu'il dénonce. L'État aussi le met en rogne ; *Robert*, récit « préhistorique », raconte l'invention du gouvernement par un homme paresseux, cynique et profiteur. *Ni dieu ni maître*, incursion dans l'univers de la science-fiction, (comme *Écrire en 2001, Gaspillage, L'extra-terrestre à l'ONU, Terrain de jeux*), raconte les mésaventures, situées au XXI^e siècle, d'un individu qui ose vouloir échapper à la protection, devenue tyrannique, de l'État-Providence.

L'Étranger au ballon rouge

de Jean-Yves Soucy

Les contes de *L'Étranger au ballon rouge*, de Jean-Yves Soucy, paru récemment aux éditions La Presse, pourraient être dédiés à de vieux enfants sages aujourd'hui désenchantés qui ne liraient plus Saint-Exupéry que par nostalgie. L'Étranger du premier conte est un extra-terrestre. « On aurait pu croire, écrit Jean-Yves Soucy, à la venue sur terre d'un nouveau, d'un vrai « petit prince ». Mais la soif du merveilleux qu'il réveille ne sera jamais étanchée. « Un camion renversa l'Étranger, l'écrasa ». Dans les textes qui suivent, et qui ne sont pas toujours des contes à proprement parler, le monde est vu d'un regard qui pourrait être celui de l'Étranger au ballon rouge à son arrivée sur la terre : « Il se recoiffa, mit les mains dans les poches et regarda la foule de ses grands yeux. Tristesse ! Tout le mal de l'Homme s'y reflétait ».

La plupart des « contes » de Jean-Yves Soucy, limpides et abrupts comme des tracts, dénoncent avec férocité les faiblesses humaines. Est-ce par excès de pudeur ou par crainte de passer pour un naïf que Jean-Yves Soucy distribue si parcimonieusement, dans ses récits, les nobles sentiments ? Sa misanthropie est trop forcenée, trop systématique pour ne pas cacher un idéalisme foncier et cette foi dans l'homme qu'il laisse transparaître enfin dans le dernier texte du recueil, *Libertad*, émouvante évocation de la solidarité qui lie des prisonniers politiques soumis à la torture et menacés de mort.

Libertad, avec *Agonie* et *M. Thouin* est l'un des rares textes de Soucy dans lesquels on ne sente pas peser lourdement une colère douloureuse et intarissable, une rancœur tonitruante. Il y a quelque chose d'insoutenable dans ce flot de sarcasme, cet humour grinçant qui rapetisse et déforme pour mieux stigmatiser. Jean-Yves Soucy noircit les humains, et surtout les puissants, avec une application, une passion, une frénésie même, qui frisent le nihilisme.

Dans *Terrain de jeux, L'unique discours de celui qui ne fut jamais prési-*

Quand il parle des petites gens, Jean-Yves Soucy cesse d'être pamphlétaire et fabuliste. Il redevient le romancier de grand talent qui a su, dans *Un dieu chasseur* et *Les chevaliers de la nuit*, créer de vrais personnages doués d'une âme, êtres de quête et de passion, engagés dans d'authentiques aventures. Ces textes ne sont pas très nombreux dans *L'Étranger au ballon rouge* mais ce sont les meilleurs. Les personnages esquissés dans *Les muets, Sous les décombres, Les pigeons, Agonie, Libertad*, ont déjà une humanité, une vérité, une intensité qui sont comparables à celles des personnages de Dostoïevski. Ni fades ni mièvres, vigoureusement dessinés, ils sont montrés sans ménagement mais aussi sans complaisance dans des moments de solitude, de grande misère ou de passion sordide. Ils n'illustrent pas de thèses, ils ne portent pas de bannières. Ils vivent.

Jean-Yves Soucy a aussi le don, comme on l'a vu dans *Un dieu chasseur* et *Les chevaliers de la nuit*, de savoir créer une atmosphère. Un court texte intitulé *Les choses* est une réussite dans ce genre, un petit tableau intimiste qui fait goûter le calme d'une maison dont les occupants humains sont absents. Mais même dans ces instants de douceur, la misanthropie de Soucy trouve le moyen de montrer le bout du nez :



Le silence revient. La lumière tourne d'une manière imperceptible. L'horloge électrique sonne l'heure d'un unique timbre aigret et sans résonance. Quelle heure ? Qui s'en soucie ? Dans la pénombre poussiéreuse les choses bâillent. C'est que nous sommes bien, entre nous, jouissant de cette paix que procure l'absence du bruyant et brutal bipède. (p. 147)

Sur la littérature, Jean-Yves Soucy pose le regard d'un romantique désabusé. Comme par hasard, son « jeune écrivain ambitieux » affecte le cynisme et ose écrire des maximes de ce genre : « L'avantage d'être écrivain ? Pouvoir convertir en argent sonnante une peine d'amour ou la mort d'un être cher ». Quant aux critiques, inutile de dire que Soucy ne les ménage pas : « Comme

chez tous les êtres humains, on trouve chez eux des qualités, même si c'est en proportion moindre ». Celui qu'il suit à la trace, dans *La et le critique littéraire*, est un raté, bien entendu. « Cet homme voulait écrire, mais il n'avait rien à dire ». Il ne lit même pas les livres qu'il commente. Il se contente, comme Jean-Yves Soucy quand il parle des critiques, de vagues lieux communs usés jusqu'à la corde.

Jean-Yves Soucy n'est pas Abitibien, (il est né à Causapscal), mais il a situé l'intrigue de ses premiers romans en Abitibi, (surtout *Les Chevaliers de la nuit*), ce qui fait que son nom y est souvent associé. Ce cas rappelle celui de Madeleine Ferron, native, comme Jacques Ferron, du comté de Maskinongé, mais qui est plutôt connue, en littérature, comme une représentante de la Beauce.

Je recherchais plutôt la compagnie des plus âgés. Mon choix, pour insouciant qu'il fût, distinguait toujours les personnes qui avaient comme dénominateur commun celui d'être conteur. Des préoccupations d'ethnographe dormaient en moi, à l'état latent sans doute, mais je ne le reconnaissais pas sous ce besoin continu que j'avais de me faire raconter des histoires. Ou peut-être n'avais-je, tout simplement, que la nostalgie des interminables récits dont mon père nous entretenait, (p. 19)

Il faut dire que la plupart des *Histoires édifiantes*, n'ont rien, du moins il me semble, de particulièrement *beauceron*, sauf quelques détails, comme la proximité de la frontière américaine et les échanges qu'elle implique. Ces nouvelles ont une portée universelle et la plupart des situations et des personnages qu'elles évoquent pourraient tout aussi bien se retrouver en Gaspésie ou en Abitibi. Des ouvrages comme *Quand le peuple fait la loi*, sur la loi orale en Beauce, qu'elle a écrit en collaboration avec Robert Cliche, et *Les Beaucerons, ces insoumis*, essai historique, prédisposaient probablement Madeleine Ferron à adopter le point de vue qui est le sien dans *Histoires édifiantes* : celui d'une moraliste. Car c'est par antiphrase, on s'en doute, qu'elle parle d'*histoires édifiantes*. Chacune de ces nouvelles est basée sur un événement dont on est porté à croire qu'il s'est réellement produit et qu'il a profondément choqué Madeleine Ferron. Quoi qu'il en soit, c'est le plus souvent pour partager son indignation qu'elle raconte, par exemple, comment un mariage d'argent a entraîné le suicide d'un amoureux sincère (*Une simple mais inacceptable histoire d'amour*) ; ou comment le zèle subit de campagnards américanisés et récemment devenus fanatiques du « gracious living » a amené la persécution d'un inoffensif trio de rustres (*L'Écharde*) ; ou comment, par amitié, un artisan procure de l'alcool à un vieux compagnon atteint de cirrhose du foie et condamné (*La mortelle amitié*). Dans *L'infâme complicité*, elle évoque sa colère quand un ami lui a révélé qu'il trompait sa femme, en mettant sa confidente dans une situation telle qu'elle était obligée

Histoires édifiantes de Madeleine Ferron

Dans le *Préambule* à son dernier recueil de nouvelles, *Histoires édifiantes*, Madeleine Ferron raconte comment elle est devenue Beauceronne d'adoption. « Enlevée » à sa famille par son jeune mari, elle avait accepté de s'exiler et d'apprendre à connaître une région dont, jusque là, elle ne savait presque rien.

Qui connaissait la Beauce dans les années quarante ? Quelques prédicateurs, des commis-voyageurs... Pour nous, les habitants de la région de Montréal, cette région paraissait aussi lointaine que l'Abitibi, plus étrangère aussi. Cette opinion venait sans doute du fait que la Beauce fut longtemps un pays fermé, une concession difficile d'accès. (p. 7)

Madeleine Ferron dit comment elle s'est attachée à ce « paysage doux », comment, progressivement et le bonheur conjugal aidant, elle s'est enracinée en Beauce et a découvert les Beaucerons, « ces insoumis » :

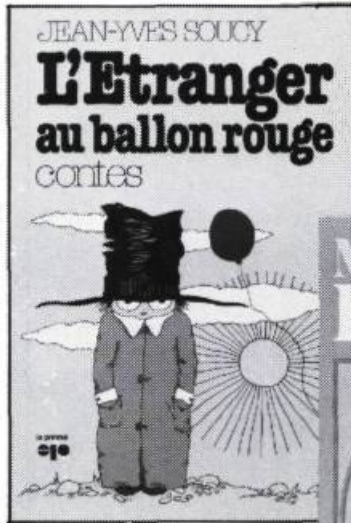
Si mes premières années dans la Beauce m'initièrent à une vie collective dont je n'avais qu'une vague conception, elles me permirent de

laisser libre cours et d'alimenter quotidiennement cette curiosité passionnée que j'ai toujours ressentie devant la complexité des êtres : hommes, plantes, bêtes. (p. 12)

Le *Préambule* des *Histoires édifiantes* est aussi une esquisse de *Mémoires* qui pourraient être passionnants. Après quelques souvenirs de jeune épouse et de mère, Madeleine Ferron en vient à sa découverte des conteurs beaucerons.



de se faire sa complice. « Je tremblais de fureur. J'étais révoltée ». Dans *Le luthier*, la plus admirable nouvelle de tout le recueil, il me semble, on voit comment un jeune musicien d'origine modeste voit sa carrière brisée par la Crise économique. Il doit renoncer à ses études et aller travailler dans une usine où il perd deux doigts, coupés par une scie ronde. Cette fois, Madeleine Ferron ne s'attarde pas au malheur dont est victime le jeune musicien. Les années passent, il devient luthier, et fabrique, en y mettant toute son âme, un violoncelle d'une qualité exceptionnelle, qu'il va soumettre, en Virginie, au jugement de Pablo Casals. Il se présente à l'artiste, bouleversé, torturé par l'angoisse. Le maître joue, s'arrête, et regarde le luthier, ravi : « C'est émouvant, vous n'avez plus qu'à continuer », dit-il, en serrant sur sa poitrine le luthier en larmes.



En toutes lettres

de Louise Maheux-Forcier

Il arrive souvent, en lisant *En toutes lettres*, dernier recueil de nouvelles de Louise Maheux-Forcier, qu'on reconnaît les accents de Colette. Cet écho est voulu, semble-t-il, comme un hommage à l'auteur de *Sido* ; c'est du moins ce que laisse supposer cette dédicace :

En souvenir de ma mère qui m'a bercée d'histoires et qui allume encore au bord de mes nuits une petite lumière : mon « fanal bleu » . . .

En toutes lettres ressemble aux recueils de courts textes qu'a laissés Colette, anecdotes savoureuses habilement amenées et conclues, agrémentées de digressions plus captivantes encore que les récits sur lesquels elles se greffent. Entraîné dans les gracieux méandres de phrases fluides qui s'étalent, diaphanes, ou se faufilent, incisives, cernant et révélant d'imperceptibles curiosités, le lecteur est ravi par tant de finesse et d'énergie à la fois. *En toutes lettres* est composé de vingt-cinq nouvelles ciselées, figuées, dont cha-

cun des titres correspond à une lettre de l'alphabet, sauf les délicieux *Billets de Clara* qui illustrent le B et le C réunis. Ces vignettes élégantes n'échappent pas toujours, dans leur raffinement, à un maniérisme qui est aussi celui de Colette, mais la plupart du temps elles se lisent avec un plaisir que ne procurent que bien peu de nouvelles.

Louise Maheux-Forcier, comme tant de femmes écrivains au Québec, n'est pas tendre pour le sexe odieux et ne daigne lui accorder qu'une attention limitée. La population masculine de ce charmant abécédaire se réduit à une méprisable poignée de brutes, de vipères, d'ivrognes et de tombeurs tyranniques. Les nouvelles intitulées *La Queue* et *Le Poème* pourraient faire partie d'une *Anthologie de la misandrie dans la littérature québécoise*. Pour le Q, Louise Maheux-Forcier a imaginé les conseils d'une mère à sa fille, inspirés par un superbe dédain pour « l'abominable instrument », cette chose « que même au Louvre et même en marbre je te défie de trouver belle ». Elle invite maternellement sa fille à se

montrer charitable pour le pauvre mâle affublé d'un organe aussi laid :

. . . et songe souvent qu'à l'endroit même où fleurit cette orchidée discrète, si délicatement ourlée et lovée dans un col de fourrure entre tes deux cuisses de soie, ton compagnon est encombré d'un épi, et qu'un seul mauvais coup de ton genou frêlé ferait une omelette des deux oeufs qui flanquent cet épi. Cela est suffisant, tu penses bien, pour perturber la démarche, brouiller l'humeur et fausser le jugement !

Cette explication de la turpitude masculine vaut bien, après tout, les théories freudiennes qui font bondir les féministes. Quant au *Poème*, qui, à première vue, a toutes les apparences d'une mièvre galanterie, c'est en réalité une fable d'une vérité impitoyable, le dialogue glacial de deux sexes qui non seulement ont cessé de s'idolâtrer mais qui désormais se dédaignent ouvertement, dressés l'un contre l'autre. « L'avenir de l'espèce, conclut l'auteur, est enfin ! menacé. »



Louise Maheux-Forcier, en revanche, fait grand cas des femmes dans *En toutes lettres*, ce qui convient fort à un hommage à Colette. Quelle divertissante galerie de personnages féminins ! Mères légères, démentes ou blasphématrices, vieilles filles indignes, donzelles inénarrables, romancières iconoclastes, fillettes surdouées et libre penseuses, filles de joie, cousines indiscrettes, vieilles riches, rassasiées et farfelues, couples de mères et de filles, de tantes et de nièces, d'amies d'enfance . . .

Louise Maheux-Forcier raconte leurs folies avec une souriante indulgence, plus pressée d'amuser ses lecteurs que de réformer les moeurs. Car elle se distingue de Colette par un humour qui est la forme supérieure d'une bonne humeur féminine répandue, pétulante et bavarde, effrontée, finement malicieuse et certainement redoutable. « L'humour peut souvent faire toucher la vérité du doigt tout comme il peut la voiler. » Louise Maheux-Forcier clôt son recueil avec cette citation de Robertson Da-

vies, probablement pour attirer l'attention sur une fonction importante de l'humour et dire jusqu'à quel point il est précieux. Mais c'est peut-être aussi pour rappeler à ses lecteurs que l'humour est une entreprise périlleuse et excuser ses propres défaillances. Car il arrive, bien entendu, qu'elle rate ses effets. Son H m'a laissé de marbre, par exemple, ce qui tombe mal pour une nouvelle qui s'intitule fièrement *L'Humour*.

Quant au I, *L'Interview*, il m'a grandement déçu et on comprendra vite pourquoi : Louise Maheux-Forcier y cède, elle aussi, (même elle !), à la mode du jeu de mot littéraire québécois. La romancière fictive interviewée a eu pour amant, dans sa folle jeunesse, un matelot danois, le beau Christian, qui l'appelait cavalièrement « l'écrivain », en prononçant plutôt *le cri vain*. Plusieurs années plus tard, la romancière raconte cette idylle dans un roman intitulé *Le cri vain*.



Études françaises
Vol. XVII, n° 1-2

Francis Ponge

Sous la direction de
Bernard Beugnot et Robert Mélançon

L'œuvre de Ponge s'impose aujourd'hui parmi les tentatives poétiques les plus neuves, aux frontières de la poésie et de la prose, classique et moderne à sa façon paradoxalement inimitable.

1981, 172 p.

\$6

Chez le même éditeur:

LE MANIFESTE POÉTIQUE/POLITIQUE Vol. XVI, n° 3-4	\$6
PAUL-MARIE LAPOINTE Vol. XVI, n° 2	\$4
VILLON TESTATEUR Vol. XVI, n° 1	\$4
TRAGIQUE ET TRAGÉDIE Vol. XV, n° 3-4	\$6
THÉÂTRE DES COMMENCEMENTS Vol. XV, n° 1-2	\$6



LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL
C.P. 6128, succ. « A »
Montréal, Qué. H3C 3J7
2910, bd Édouard-Montpetit
Montréal, Qué. H3T 1J7

En librairie
ou chez l'éditeur